décrit fort bien *L'Imitation de Jésus-Christ : Nam primo occurrit menti simplex cogitatio ; deinde fortis imaginatio ; postea delectatio, et motus pravus, et assensio.* » La simple pensée du Mal, une fois présente à l'esprit, envahit bientôt l'imagination ; puis l'âme s'étant délectée à cette pensée se met en chemin vers lui et finit par y consentir. Texte dont Charles Du Bos n'a pas tort de rapprocher, à titre de commentaire concret, le terrible passage de *Numquid et Tu* : « *Si du moins je pouvais raconter ce drame, peindre Satan après qu'il a pris possession d'un être, se servant de lui, agissant par lui sur autrui. Cela semble une vaine image. Moi-même je ne comprends cela que depuis peu : on n'est pas seulement prisonnier ; le mal actif exige de vous une activité retournée ; il faut combattre à contresens...* » Même s'étant muni d'une longue cuiller, il ne faut pas accepter de déjeuner avec le Diable, car tout ce qu'Il désire c'est qu'on emprunte ses propres armes. Si hostile que semble d'abord un dialogue, duel plus que conversation, l'état de dialogue tend en effet à ruiner la notion même d'*adversaire*, à transformer celui-ci d'interlocuteur en partenaire (et le duel en un *match*), puis il en fait un complice et finalement nous transforme en notre ancien ennemi. Il ne faut pas vouloir ruser avec Satan ni « faire le malin » avec le Malin.

Ce n'est pas là seulement une crainte superstitieuse, les yeux jetés de côté de qui se signe furtivement. Chez ceux qui ont trop voulu regarder le Mal en face, chez un Dostoïevski, chez un Graham Greene (voire chez un Proust ou un Flaubert) il reste comme une brûlure indélébile (dont le vitriol du Gamin de *Brighton Rock* serait la métaphore et le symbole tangible), comme une plaie inguérissable. Comme l'a dit très bien Maritain « *Pour écrire l'œuvre d'un Proust comme elle demandait à être écrite, il aurait fallu la lumière intérieure d'un saint Augustin* » et Flaubert, pour s'être penché avec trop d'audace ou de complaisance sur le gouffre de la Bêtise s'est senti devenir semblable à ses créatures monstrueuses que sont Bouvard et Pécuchet.

Il y a, à ce vertige invincible du Mal, à cette insurmontable attraction de ce qui semble pourtant n'être Rien, de bonnes raisons, théologiques ou métaphysiques, comme on le voudra. « *Penser à Dieu est une action* » selon l'admirable mot de Joubert que reprend Charles Du Bos ; au contraire « *penser au démon est une pente — le long de laquelle on dévale* »[1], puisque précisément c'est penser le rien, former en soi une idée qui n'offre aucune résistance à la pensée, ne requiert de nous aucun effort, est donc aux antipodes de cette tension qu'exige la contemplation véritable.

1. *Dialogue avec André Gide* (Corrêa, p. 292).